

LE VRAI CANARD.

MONTREAL, 11 OCTOBRE 1879.

AVIS IMPORTANT.

Toute correspondance ou communication concernant la rédaction ou l'administration de ce journal devra être adressée à Hector Berthelot & Cie., No. 26 rue St. Vincent, ou au "Vrai Canard" Boîte 2144 Bureau de Poste. L'abonnement qui est de 50 cents pour un an, ou 25 cents pour six mois, est invariablement payable d'avance Pas d'exception à cette règle.

N. B.—Pour les abonnements aux Etats-Unis nous prendrons les Greenbacks au pair.

AGENCE DE QUEBEC.

Le seul agent autorisé du "Vrai Canard" à Québec est M. F. X. Sauviat, No. 94 rue Du Pont.

LETTRE DE VICTOIRE.

Londres, ce 5 Oct. 1879

Mon cher gendre,  
Je viens de recevoir un billet de Ladébauche qui me dit que tout n'est pas rose dans ma boutique du Canada. Il paraît que l'on refuse de payer les gâges des mes hommes et que mes commis de Québec n'ont plus c'te tôle.

J'ai des inquiétudes très sérieuses par rapport à ma fille qui pourrait bien manger de la misère si elle reste trop longtemps dans ce pays de crève-faim.

Ladébauche m'a dit que les sauvages allaient dans quelque temps t'apporter un gros présent.

Tu comprends bien qu'il est inutile de songer à ce que ma fille reste plus longtemps en Canada.

Je suis tellement dégoutée de cette nation que je ne veux pas qu'il soit dit que j'ai un petit canadien dans ma famille.

Les "gros" de chez vous ont une pauvre opinion sur leur pays. Je ne puis pas me faire à l'idée de voir un de mes petits enfants élevé avec de la bouillie de sarrasin et enveloppé dans des couches faites avec du coton de la manufacture d'Hudon. Jamais je ne consentirai à voir entrer chez toi le Docteur Larocque pour vacciner tes enfants avec la gale de la génisse de la Corporation. Et vient la question des parrains et des noms de baptême à donner à tes héritiers.

Tu comprends comme moi qu'il est impossible pour la famille de voir nos enfants porter des noms comme Joan Baptiste; Pierre, Cléus, Didaco, Hyacintho, Chrysogone Bazile; Chrysologue, Arnalinda, Cunégonde, Dorothee, Ursule, Claire, Françoise, Lizotte, Zoé, Tarsils.

Du reste un embarras dans la vie de ménage au Canada serait la difficulté de trouver un parrain convenable.

Tu auras dans les jambes un tas de gârs qui n'ont ni sou ni maille, incapables de faire un cadeau respectable à la femme.

Ensuite vient la question des voitures. Jamais une personne qui se respecte ne consentira à se triballer dans un berlo de Montréal, avec des vieilles peaux de cariole dans le dos et de la mauvaise paille sous les pieds. Je te l'ai répété plusieurs fois je ne tiens pas beaucoup à te voir roster bien longtemps en Canada. Attends toi d'ici à la fin de l'année à faire ton paquet et à revenir chez tes parents.

Tu diras à ma fille de s'embarquer par le prochain estimeur. Arrivée chez nous la pauvre enfant n'aura plus envie de revenir à Bytown. Aie bien soin de faire payer le billet de passage par les canadiens de Bytown. On me dit qu'il sont assez bien coppés depuis qu'ils ont trouvé la protection. Envoie fort, il n'y a pas de soin.

Je suis,  
Ton affectionnée belle-mère,  
VICTOIRE.

L'AMITIE.

Je connais sur la terre  
Un mot plein de mystère,  
Un mot plein de bonheur,  
C'est un soupir de l'âme,  
Un rayon dont la flamme  
S'épanouit au cœur.

C'est un divin caprice,  
C'est un flot du calice  
D'amour des chérubins;  
Un céleste cantique,  
Un parfum balsamique  
Apporté des lieux saints.

C'est un nom de prière,  
Un foyer de lumière,  
La fleur du souvenir;  
C'est une voie bénie,  
C'est l'extase, la vie,  
L'espoir de l'avenir.

C'est la riche couronne  
De grâce, que Dieu donne  
Aux souffrants d'ici-bas;  
Un souffle de jeunesse;  
Un trésor de tendresse  
Qui ne s'achète pas.

C'est l'ivresse de l'âme  
C'est un chant que proclame  
La voix de l'univers,  
C'est le chant de la brise,  
C'est lui qu'immortalise  
Le poète en ses vers.

L'ange redit à l'ange.  
Cette harmonie étrange  
De la terre et des cieux;  
Et la vierge innocente  
La bégaye, tremblante,  
En ses accents pieux;

Rêve aimé de ma vie,  
Illusion bénie,  
O sœur de la pitié!  
Douce et chère espérance,  
Parfum de l'existence,  
Salut! Saint-*amitié!*

UNE CURIOSITÉ LITTÉRAIRE.

Sator arepo tenet opera rotas.

1o. Ces mots épelés en avant ou en arrière sont les mêmes.

2o. Prenez les premières lettres de chaque mot et elles donneront le premier mot.

3o. Toutes les deuxièmes lettres de chaque mot donneront le second mot.

4o. Ensuite toutes les troisièmes et ainsi jusqu'au quatrième et cinquième.

5o. Alors commencez avec la

dernière lettre de chaque mot et elle épelleront le dernier mot.

6o. Prenez avant les dernières lettres de chaque mot et elles épelleront l'avant dernier mot et ainsi de suite.

A PROPOS DE SAVON

S'il est une classe en exécration dans l'humanité c'est sans contredit celle de colporteur ou de canvasser. Ces gens sont sans pitié. A toute heure du jour ils frappent à votre porte. Ils vous assiègent dans vos bureaux et vous ennuient par la récitation de leur boniment.

Ces jours derniers un échevin donnait audience à une demi douzaine de ses clients du Faubourg Québec à qui il donnait une interprétation lucide de quelques articles épineux du code, lorsqu'une femme assez bien mise, portant un petit panier au bras fit irruption dans son bureau. Elle paraissait vive dans ses mouvements, son verbe était bref, et ses yeux étincellaient comme des chandelles Jablokoff. Cette femme était bien connue dans le quartier. Elle était la terreur de tous ses clients. Cette dame vendait du savon parfumé. Malheur à celui qui refuse d'acheter sa marchandise. Il est exposé à la plus profond humiliation possible par la langue effilée de la marchande.

Elle s'assied sans cérémonie dans l'étude de notre échevin et entame comme suit la conversation, après avoir jeté son coup-d'œil malin sur l'assistance:

—Je voudrais vous vendre du savon.

Les clients de l'échevin ouvraient les yeux et dressaient les oreilles. Il allait évidemment se passer quelque chose de comique.

—J'ai ce qu'il y a de mieux en fait de savon, reprit la revenduse. Vous ne vous êtes jamais servi d'un savon aussi bon. Tenez, et en même temps elle lui passa un morceau sous les fosses nasales. Tenez, sentez moi ça!

—Je n'ai pas besoin de savon, madame, répondit l'échevin. Je vous suis très obligé, mais réellement je n'en ai pas besoin.

—Oh! si, mon cher monsieur, vous en avez besoin, j'en suis sûre. Vous vous lavez, n'est-ce pas? Vous aimez à vous tenir propre de votre personne n'est-ce pas?

L'échevin fit un léger signe affirmatif et dit:

—D'abord moi je me lave jamais les pieds. Je suis tellement que je n'ai qu'à m'essuyer et je n'ai jamais les pieds sales.

—Certainement, continua la femme. Je sais que vous n'êtes pas malpropre. Voici l'article dont vous avez besoin. C'est un véritable savon brun de Windsor. Voici six morceaux pour trente sous. J'ai du savon de miel pour le même prix. Voici un savon de glycérine transparent pour cinq cents le morceau. Combien en prenez-vous, monsieur.

—Mais, je vous l'ai déjà dit, reprit l'échevin, je n'en ai pas besoin.

—Oh, je vous connais bien. Je suis une dame d'E-sox. Si vous ne vous servez pas de savon, votre dame en a besoin et les enfants aussi. Vous allez en acheter.

ne de pas quand la porte s'ouvrit.  
—Ca sont pon! dit l'Allemand en humant l'odeur de la cuisine; ça sent très pon.  
—Vous trouvez, demanda l'étranger portier.

—Oui, dit le comte, qui, che troufe—C'est le souper du chef qui est en route et que nous attendons d'un moment à l'autre.

—Alors, ch'arive pien, dit le comte en riant.

—Est-ce qu'il vous connaît, notre chef, demanda le portier.

—Non; mais ch'ai ein lettre bour lui.

—Ah! c'est autre chose Voyons?  
—La foilà.

Le portier prit la lettre et lut:  
"Al reverendissimo generale dei Benedettini; al convento di San-Nicolo di Catania."

—Ah! je comprends, dit le portier.

—Ah! fous gombrenez, c'est pien heureux! dit le comte en lui frappant sur l'épaule. En ce cas, mon ami, si vous gombrenez, charchez-vous de ma pagache, et brenez garto surtout au bordomandean; c'est là où est mon pourse...

—Ah! c'est là où est votre bourse. C'est bon à savoir, dit le portier en prenant le porte-manteau avec un empressément tout particulier.

Puis, s'étant emparé du reste du bagage:

—Allons, allons, continua-t-il, je vois bien que vous êtes un ami; venez.

Le comte ne se le fit pas dire deux fois, et suivit son guide.

L'aspect intérieur du couvent n'était pas moins étrange que son aspect extérieur. Partout des ruines; beaucoup de futaille défoncées; nulle part de crucifix, ni de saintes images. Le comte s'arrêta un instant, car il était de ces causeurs qui ont la mauvaise habitude de s'arrêter quand ils parlent, et il exprima son étonnement à son guide d'une pareille dévastation.

—Que voulez-vous? répondit son guide: nous sommes un peu isolés, comme vous avez pu le voir; et comme la montagne est pleine de mauvais sujets qui ne craignent ni Dieu ni diable, nous ne laissons pas trainer le peu que nous possédons. Tout ce que nous avons d'objets précieux est sous clé dans les caves. D'ailleurs, vous savez que nous avons un autre monastère dans la plaine, tout près de Catane?

—Non, ché no lo saffais bas. Ah! fous afez un audro monasdro. Diens! diens! diens!

—Maintenant, examinez vous-même votre bagage, pour que vous puissiez attester au chef qu'il n'en a rien été détourné.

—Oh! c'etre pien facile; ein malle, ein sag de nuit, et ein bordomandean, c'est là qu'est mon pourse.

—Ainsi, trois objets seulement, n'est ce pas? Ce n'est guère.

—C'êtro assez.

—Vous trouvez, vous?

—Oui, che troufe.

(à continuer.)